

Irruption des eaux de la Dranse

Sur les Vallées de Bagnes et de Martigni[sic],
le 16 juin 1818 à quatre heures et demie du soir

texte de Jean-Marie ACHARD-JAMES
présenté par Pierre-Alain PUTALLAZ

L'Athénée, Journal Scientifique et Littéraire (22 janvier-22 juillet 1835), édité à Lyon, contient, aux pages 170-175 et 198-203, un mémoire de Jean-Marie Achard-James intitulé *IRRUPTION DES EAUX DE LA DRANSE Sur les Vallées de Bagnes et de Martigni, le 16 juin 1818 à quatre heures et demie du soir*¹. Paru à l'étranger, il y a plus de cent cinquante ans, ce mémoire est resté ignoré de la plupart des historiens valaisans. Même l'ouvrage *16 juin 1818: débâcle du Giétro* [...], publié en 1988 par le musée de Bagnes², n'en fait aucune mention, ne serait-ce que dans sa bibliographie. Et c'est pourquoi nous avons souhaité le présenter et le transcrire dans les *Annales valaisannes* en l'accompagnant d'une notice biographique sur son auteur.

* * *

Jean-Marie Achard-James³, fils de Jean-François Achard et de Gabrielle Plasson de Lacombe, naquit le 21 août 1780 à Riverie, dans le futur département du Rhône. Son père y était notaire royal; en 1786, il céda son étude, se retira à Montbrison comme receveur général des consignations du Forez et fut, plus tard, juge de paix à l'Arbresle⁴.

Après des études faites à l'Ecole centrale de Lyon et complétées par un stage chez Maître Roque, avoué de première instance dans cette même ville, Jean-Marie Achard-James, devenu avocat, fut nommé, le 2 avril 1811, conseiller auditeur à la Cour d'appel avant d'être pressenti pour organiser les pouvoirs judiciaires en Valais. «Envoyé dans le nouveau département du Simplon avec les fonctions de procureur impérial, écrit Antoine Vachez, le jeune magistrat avait une mission laborieuse à remplir, car il fallait y introduire une législation aussi inconnue des magistrats que des simples citoyens,

¹ ACHARD-JAMES désormais.

² *16 juin 1818: débâcle du Giétro. Exposition thématique sur la géographie, la géologie et la glaciologie de la vallée de Bagnes, 16 juillet-9 octobre 1988*, publ. par le Musée de Bagnes, Le Châble, 1988, 200 p. (Collection du Musée de Bagnes, n° 1). Désormais: *16 juin 1818: débâcle du Giétro*.

³ «Dès ses premiers pas dans la vie publique, un souvenir de famille lui fit ajouter à son nom patronymique celui de James.» (J. BALTEAU, M. BARROUX et M. PRÉVOST – sous la direction de –, *Dictionnaire de biographie française*, t. I, Paris, 1933, p. 302. – Nous n'avons pas trouvé d'autres renseignements sur ce point.

⁴ A[dolphe] VACHET, *Nos Lyonnais d'hier [1831-1910]*, Lyon, [1912], p. 2.

instituer des juridictions nouvelles et changer complètement la procédure civile et criminelle en usage devant les tribunaux du pays ⁵.» En 1812, il rédige une circulaire de 30 pages dont l'en-tête est la suivante: *Le conseiller auditeur, faisant le service de procureur impérial, aux maires du département du Simplon*, concernant «la tenue des registres» de l'état civil et «la rédaction des actes», que ses biographes présentent sous le titre *Instructions aux maires du département du Simplon sur la tenue des registres de l'état civil*, et qui est une annexe à un numéro du *Mémorial administratif du département du Simplon*, lequel contient, d'ailleurs, plusieurs circulaires ou avis – signés Achard-James – sur les mêmes objets ⁶. Au mois de décembre 1813, à la suite des revers subis par les armées de Napoléon 1^{er}, Jean-Marie Achard-James fut obligé de quitter le Valais: en compagnie du préfet Claude-Philibert Barthelot, comte de Rambuteau (1781-1869), et de quelque huit cents Français, par Martigny, La Forclaz, Trient, le col de Balme, Vallorcine, Argentière, Chamonix, Sallanches, Ugine, Saint-Pierre d'Albigny et Montmélian, il gagna Chambéry, après quatre jours d'une marche rendue pénible à cause du froid et de la neige ⁷. «Le comte de Rambuteau n'oublia jamais combien il fut aidé, dans la direction de cette retraite difficile, par Achard-James, et, jusqu'à la fin de sa vie, il s'est plu à rendre hommage à la fermeté et au caractère résolu du jeune magistrat ⁸.»

De retour à Lyon, Jean-Marie Achard-James fut bientôt – le 25 octobre 1815 – nommé conseiller à la Cour royale et, le 27 janvier 1831, en devint l'un des présidents de chambre, fonction qu'il occupa jusqu'à sa mort survenue à Lyon le 11 décembre 1848.

Il fut un homme actif, s'occupa de diverses œuvres de bienfaisance, fit partie de sociétés savantes: il fut un des fondateurs de la *Société littéraire de Lyon* qu'il présida en 1821 et en 1834, fut membre de l'*Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon* qu'il présida en 1824, 1840 et 1841; et il rédigea de nombreux mémoires, dont plusieurs sont restés inédits, sur des sujets fort divers: «Histoire, philosophie, voyages, industrie et œuvres de bienfaisance, rien ne lui était indifférent ⁹.» Notons enfin que, le 22 mai 1825, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur.

⁵ Voir p. 213, A[ntoine] VACHEZ, *Achard-James, sa vie et ses écrits*, dans *Mémoires de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon*, années 1870-1871, pp. 209 à 228. Cette étude a également été publiée dans la *Revue du Lyonnais, recueil historique et littéraire*, 3e série, t. XII, Lyon et Paris, 1871, pp. 357-375. — L'*Annuaire de la préfecture du département du Simplon*, Sion, 1813, p. 63, précise que Jean-Marie Achard-James est «conseiller auditeur en la Cour impériale de Lyon, faisant le service comme procureur impérial civil, et criminel près les Cours d'assises et spéciale».

⁶ *Mémorial administratif du département du Simplon*, Sion, 1811-1813.

⁷ *Mémoires du comte de Rambuteau*, publ. par son petit-fils, Paris, 1905, pp. 127-130.

⁸ A. VACHEZ, *op. cit.*, p. 215.

⁹ *Ibidem*, p. 222.

En 1811, Jean-Marie Achard-James unit sa destinée à Antoinette Bagnion (†1862) dont il eut quatre enfants: deux morts en bas âge; une fille, Henriette (*1813), qui se maria en 1835 avec le baron René de Vauxonne; un fils, Clair-Anne – ou Clairanne (1818-1903) – qui épousa en 1848 sa cousine Isabelle Linossier et qui fut notamment avocat à la Cour de Lyon, puis conseiller de préfecture à Bourg, dans le département de l'Ain.

Deux auteurs – Jean-Baptiste Monfalcon et Antoine Vachez – ont dressé un portrait intellectuel et moral de Jean-Marie Achard-James. Le premier affirme: «Son zèle, son assiduité, son impartialité le firent toujours distinguer dans ses fonctions; il n'était ni brillant orateur, ni grand magistrat; mais personne ne poussait plus loin l'amour du devoir. Administrateur de l'Antiquaille dont il a écrit l'histoire, il portait grand intérêt à cette institution, visitait souvent cet hospice et le servait de tout son crédit ¹⁰. Membre de l'Académie, Achard-James se fit remarquer, sinon par un mérite littéraire bien éminent, du moins par son exactitude aux séances et par la chaleur avec laquelle il défendait en toute occasion les intérêts et les droits de la Compagnie. [...] Achard prit part à un concours dont l'objet était la composition de l'écrit qui offrirait aux prisonniers la lecture la plus utile; son ouvrage ¹¹ obtint la mention honorable, et il la méritait; on y trouve d'excellentes pensées et l'âme d'un bon citoyen ¹².» D'après le second, Jean-Marie Achard-James «fut l'un des plus honorables citoyens de la ville de Lyon» ¹³ et ses qualités étaient nombreuses: homme à l'esprit religieux, ayant profondément ancré en lui le sens de l'honneur, du devoir et de l'équité, il fut courageux, d'une grande rigueur intellectuelle et impartial; travailleur, consciencieux et dévoué; mais aussi modeste, affable, sensible et généreux. Ce second portrait, on le constate, tient de l'hagiographie. Celui de Jean-Baptiste Monfalcon permet de le nuancer quelque peu, de même que le mémoire que nous allons étudier, lequel laisse entrevoir, nous semble-t-il, que Jean-Marie Achard-James pouvait manquer de rigueur intellectuelle et que, pour le moins, sa modestie fut loin d'être constante.

¹⁰ «D'abord simple administrateur de l'Antiquaille, puis devenu président du Conseil d'administration de cet hospice, pendant cinq années, de 1834 à 1839, il se dévoua tout entier à la prospérité de cet établissement, qu'il visitait fréquemment et dans lequel il fonda, en 1827, sous le nom de *Providence de l'Antiquaille*, le refuge actuel de Notre-Dame de Compassion, où sont accueillies les filles soumises qui, après leur guérison, veulent changer de vie.» (*Ibidem*, p. 216.) – Jean-Marie Achard-James devint administrateur du Mont-de-Piété en 1830.

¹¹ *Laurent, ou les Prisonniers*, Paris et Lyon, 1821, VII + 265 p. «Cette oeuvre renferme une morale douce et sympathique qui contraste étrangement avec les élucubrations violentes et haineuses de nos socialistes modernes. C'est par de tels préceptes que l'on corrige le coupable et qu'on le réhabilite aux yeux de la société. Ecrit en forme de dialogue, mêlé de récits, ce livre se fait lire avec intérêt.» (A. VACHEZ, *op. cit.*, p. 223.) – Signalons aussi: *Vincent, ou le prisonnier plus malheureux que coupable*, Lyon, 1813, VI + 64 p.

¹² J[ean]-B[aptiste] MONFALCON, *Histoire monumentale de la ville de Lyon*, Lyon, 1866, vol. IV, pp. 135 et 136.

¹³ A. VACHEZ, *op. cit.*, p. 209.

Durant son séjour en Valais, Jean-Marie Achard-James fréquenta les milieux français, fut proche, en particulier, du préfet Claude Joseph Parfait Derville-Malécharde (1774-1842), puis du préfet de Rambuteau, et fit la connaissance de plusieurs Valaisans dont le notaire Charles d'Odet (1776-1846) avec lequel il tissa des liens d'amitié.

Jean-Marie Achard-James ne vint pas dans le département du Simplon avec une mentalité de conquérant, mais en serviteur fidèle de l'Etat français et avec la volonté de mieux connaître cette région, sa géographie, son histoire, ses habitants et leurs moeurs. Nous savons qu'il fit une excursion dans la vallée de Bagnes en 1812 ¹⁴; que, du 8 au 10 juillet 1813, il alla se promener dans la région de Chamonix en compagnie de Charles d'Odet, du frère de celui-ci, le médecin François d'Odet (1779-1848), et d'un Français nommé de Blanry, inspecteur des contributions ¹⁵. Son épouse vint s'installer à Sion en automne 1812 avec leur fils et c'est dans cette ville que, le 20 novembre 1813, leur fille Henriette – (Marie Antoinette Gabrielle H') – fut baptisée en présence de Charles d'Odet et de Marguerite Tousard d'Olbec (1761-1841), née de Nucé, cousine du précédent, qui représentaient le parrain – le chanoine Antoine Bagnion – et la marraine – Gabrielle Plasson de la Combe.

En 1818, Jean-Marie Achard-James fit un séjour en Valais, au moment de la débâcle du Giétro ¹⁶. En 1835, il publie, également dans *L'Athénée, Journal Scientifique et Littéraire* (22 janvier-22 juillet 1835), une série de cinq articles, réunis sous le titre général *Du Valais, et de quelques contrées environnantes*, qui semblent avoir été rédigés en 1814. Dans le troisième, intitulé *De Saint-Gingolph à Monthey*, il écrit: «Le Valais, un moment réuni à la France, concourut à ses succès militaires et partagea la gloire de ses armes; toutefois ces liens temporairement formés, œuvre d'une politique envahissante et fragile comme la conquête, n'ont pas duré plus qu'elle; ils se sont brisés comme le sceptre de l'homme extraordinaire [Napoléon I^{er}] qui les imposa. Ainsi seraient tout à fait rompus nos rapports avec ce pays, si la reconnaissance d'un grand nombre de familles persécutées au temps de nos orages politiques et qui y trouvèrent un asile ¹⁷, n'avait pris soin d'en former de plus durables. Nous ne mettions pas le pied sur ce sol hospitalier sans une émotion profonde; et le souvenir de nos amis, de nos parents y retrouvant, sinon les doux charmes de la patrie – on ne les goûte qu'aux lieux qui vous ont vus naître –, du moins un adoucissement puissant aux peines de l'exil, nous remplissait le coeur d'attendrissement; chaque Valaisan que nous rencontrions

¹⁴ Voir ci-dessous, p. 68, note 33.

¹⁵ Pierre-Alain PUTALLAZ, *Eugénie de Treytorrens et Charles d'Odet. Etude de leur correspondance inédite (1812-1817)*, Martigny, 1985, 2 vol.; t. I, pp. 120-121, et t. II, p. 238 (*Bibliotheca Vallesiana*, t. 19 et 20).

¹⁶ Voir ci-dessous, p. 73. Affirmation confirmée par Charles d'Odet, cf. Archives cantonales valaisannes (= AV), fonds d'Odet 2, P 365, n° 91, pp. 47-51: lettre de Charles d'Odet à Jean-Marie Achard-James, Les Mayens-de-Sion, le 13 déc. 1843, minute qui n'est pas écrite de la main de Charles d'Odet (celui-ci est alors en mauvaise santé).

¹⁷ A l'époque de la Révolution française.

nous semblait un ami, un concitoyen vers lequel se portait toute notre gratitude ¹⁸.» Le 29 août 1835, il adresse une lettre à Charles d'Odet pour lui annoncer le mariage de sa fille Henriette avec le baron René de Vauxonne. Et, le 8 août 1843, il lui écrit à nouveau ¹⁹. Dans ses réponses, Charles d'Odet ne manque pas de lui donner des nouvelles du Valais et de certains Valaisans, car il sait l'intérêt que son correspondant leur porte. Et lorsque l'on connaît le caractère entier et exigeant de Charles d'Odet, on ne peut qu'affirmer que sa fidèle amitié envers le Lyonnais est le reflet d'une grande estime. Il n'est d'ailleurs pas le seul Valaisan à avoir une haute idée de Jean-Marie Achard-James, puisque, le 13 décembre 1843, il évoque Charles – (Barthélemy-C') – Bovier (1787-1863) «que vous avez connu comme avoué, qui se loue beaucoup de vous» ²⁰. Quant à Anne-Joseph de Rivaz, dans ses *Mémoires historiques sur le Valais*, il considère que Jean-Marie Achard-James est «un parfait honnête homme, plein de droiture et de religion, et un magistrat fort éclairé et fort intègre» ²¹.

Ces divers exemples témoignent des liens qui ont existé entre le Valais et Achard-James, et il n'est donc pas étonnant que le Lyonnais ait été profondément bouleversé par la catastrophe provoquée, le 16 juin 1818, par le glacier du Giétro, qu'il ait cherché – comme beaucoup d'autres – à soulager matériellement une région particulièrement meurtrie et qu'il ait voulu écrire un mémoire sur ce drame.

* * *

Pour rédiger celui-ci, Jean-Marie Achard-James a pu faire appel à ses souvenirs, consulter les notes qu'il avait probablement prises lors de son excursion dans la vallée de Bagnes en 1812 et il s'est inspiré – pour le moins – de deux publications: l'une qu'il passe sous silence, soit [Philippe BRIDEL,] *Course à l'éboulement du glacier de Gétroz et au lac de Mauvoisin, au fond de la Vallée de Bagnes 16 mai 1818*, Vevey, 16 p. ²²; l'autre dont il fait mention, soit [Philippe BRIDEL,] *Seconde course à la vallée de Bagnes et détails sur les ravages occasionnés par l'écoulement du lac de Mauvoisin 21 juin 1818*, Vevey, 31 p. ²³. On lira avec profit ces deux publications si l'on souhaite s'informer sur la débâcle du Giétro en 1818, ainsi que l'ouvrage édité en 1988 par le musée de Bagnes dans lequel ils sont reproduits in extenso.

¹⁸ Jean-Marie ACHARD-JAMES, *Du Valais, et de quelques contrées environnantes*, dans *l'Athénée, Journal Scientifique et Littéraire* (22 janvier-22 juillet 1835), pp. 459 et 460.

¹⁹ AV, fonds d'Odet 2, P. 365, n° 85, pp. 31 et 32: lettre de Charles d'Odet à Jean-Marie Achard-James, Les Mayens-de-Sion, septembre 1835; *ibidem*, n° 91, pp. 47-51.

²⁰ *Ibidem*.

²¹ Anne-Joseph DE RIVAZ, *Mémoires historiques sur le Valais (1798-1834)*, publ. par André DONNET, Lausanne, 1961, 3 vol. (*Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire de la Suisse romande*, 3^e série, t. V-VII), vol. 1, p. 283.

²² BRIDEL I désormais.

²³ BRIDEL II désormais.

La première partie du mémoire d'Achard-James est essentiellement géographique: il décrit divers lieux, dépeint le relief tourmenté de la vallée, qui est tout à la fois majestueux et menaçant, et donne une image réductrice des habitants qui sont présentés comme des agriculteurs et des éleveurs proches de la nature, dédaigneux de «l'industrie»²⁴, vivant simplement dans des conditions difficiles.

Dans la seconde partie, il parle des causes du drame, de ses étapes, de la lutte des hommes contre la nature, de la catastrophe elle-même et de l'aide qui fut apportée aux survivants. Cette seconde partie, historiquement, est décevante: Jean-Marie Achard-James se contente à plusieurs reprises de résumer ce que Philippe Bridel a écrit sur ces réalités, sans trop se soucier de la véracité, au point que son dire paraît trop souvent partiel, approximatif, carrément fautif parfois. L'exemple le plus frappant qui puisse être donné concerne le nombre des personnes qui ont trouvé la mort: le Lyonnais les évalue à cent cinquante-quatre, alors qu'en réalité elles furent une quarantaine au plus, peut-être moins, et que Bridel en arrive à un total – qu'il laisse entendre provisoire, il est vrai – de quarante-quatre.

D'ailleurs, si l'on considère l'ensemble du texte, on a l'impression que Jean-Marie Achard-James n'a guère pris soin de vérifier ce qu'il avance, qu'il a travaillé trop vite, ce qui entraîne un manque de rigueur flagrant: il met en évidence certains noms de lieux et pas d'autres, sans aucun souci de cohérence; il écrit tantôt *Martigni*, tantôt *Martigny*; St-Bernard devient *St-Bomard*; le mont Durand, le *Mondureau*; Livounaire, *Livonnaire*; Bovernier, *Bovemin*; il situe en 1695 une précédente catastrophe due au glacier du Giétro, alors qu'elle date de 1595²⁵; il donne une seule et longue citation qui, en fait, n'en est pas une. Certaines des notes qui, ci-dessous, accompagnent le texte d'Achard-James dénonceront d'autres approximations ou erreurs.

Quel peut être alors l'intérêt d'un texte si peu fiable? Il est d'abord dans la présentation des événements, dans la dramatisation de ceux-ci: l'auteur lyonnais semble avoir voulu, avant tout, faire ressentir à ses lecteurs la peur, l'effroi et le chagrin des victimes et les amener à partager son apitoiement. Il y réussit plutôt bien par sa peinture d'un relief terrible devant lequel l'homme paraît totalement démuni ou presque; par les annonces de la catastrophe, annonces qui éveillent l'intérêt des lecteurs et qui, parce qu'elles restent plus ou moins vagues tout en devenant de plus en plus pathétiques, entretiennent le suspense, procédé utilisé couramment dans les chansons de geste notamment; par le vocabulaire choisi qui donne progressivement une coloration nettement tragique au texte; par des exagérations qui ajoutent encore au tragique; et par des simplifications qui permettent une accélération du rythme jusqu'à la catastrophe finale.

²⁴ Voir ci-dessous, p. 66.

²⁵ On peut penser que certaines de ces maladresses sont dues au fait que Jean-Marie Achard James a parfois lu fautivement ses notes rédigées à la hâte, d'une écriture peu lisible; que d'autres sont imputables à l'imprimeur; etc. Mais ces explications ne sauraient servir d'excuses.

Jean-Marie Achard-James s'est donc inspiré d'un événement historique pour écrire un texte émouvant, voire captivant, mais il n'a, malheureusement, pas jugé bon de signaler que celui-ci appartient plus à la littérature qu'à l'histoire. Et il serait intéressant de savoir si certains, en France, ont été abusés par ce silence et ont considéré le mémoire du Lyonnais comme un document digne de confiance; nous n'avons cependant pas jugé utile d'entreprendre des recherches sur ce point.

Ajoutons que ce texte laisse entrevoir l'esprit religieux de Jean-Marie Achard-James, sa sensibilité, sa bienveillance envers ses semblables et sa générosité. Mais nullement, nous semble-t-il, sa modestie: il n'hésite pas à écrire que, environ six ans avant que la catastrophe ait eu lieu, il avait pressenti le danger que couraient les autochtones, et dit être le premier à avoir pensé à proposer de lancer une souscription en faveur des survivants en faisant appel «à la générosité des voyageurs et des nations voisines»²⁶. Ces affirmations, fussent-elles vraies, ne nous permettent pas de corroborer le jugement d'Antoine Vachez quant à la modestie qui, selon cet auteur, est une caractéristique de la personnalité d'Achard-James.

* * *

Il nous reste à signaler que l'édition du mémoire d'Achard-James que nous donnons ci-après est quelque peu différente de celle de 1835: d'une part, nous avons modernisé l'orthographe et la ponctuation, corrigé deux ou trois fautes d'impression, voire d'orthographe, à l'exclusion des noms propres; d'autre part, nous avons ajouté plusieurs notes à celles de l'auteur, notes qui peuvent permettre de mieux comprendre et de mieux juger son travail, et nous avons pris soin de les distinguer nettement des notes originales.

Nous nous en voudrions enfin de terminer cette présentation sans remercier, d'une part, M. Michel Salamin qui a eu l'amabilité d'attirer notre attention sur l'existence de ce mémoire; d'autre part, Mme Anne Prud'Homoz, bibliothécaire de l'*Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts* de Lyon, qui a toujours répondu avec bienveillance et avec compétence à nos diverses sollicitations.

²⁶ Voir ci-dessous, pp. 73-74.

DÉPARTEMENT
du
SIMPLON.

SION, le 17 juin

1812

N.º 96-

Le Conseiller de Sa Majesté, Auditeur.
faisant le service de Procureur Impérial près le Tribunal
de première instance séant à Sion, et de Procureur Impérial
Criminel dans le Département du Simplon,

à Monsieur le maire de Sion.

Monsieur
j'ai l'honneur de vous adresser plusieurs exemplaires en français, de
arrêt rendus par la cour d'assises de ce département recueillis et rédigés
l'office dans votre commune

Avec Monsieur l'Intendant de la Cour d'assises
distinguer
A. J.

Ecriture et signature d'Achard-James pendant son séjour officiel en Valais
sous le département du Simplon
(AEV, Sierre, P. 268/32, du 17 juin 1812)



«Ex-voto 17 juin 1818». Débâcle du Giétro. Détail. Cf. *Manoir de Martigny. Ex-voto du Valais. Walliser Votivbilder, du 24 juin au 16 septembre 1973.*

Catalogue de l'exposition par Bernard WYDER, Etienne CHANTON, Klaus ANDEREGG, p. 170, n° 76. Photo OMAH, Sion: Jean-Marc Biner.



Débâcle du Giétro. Ouverture, côté lac, de la galerie pratiquée dans le cône de glace. Dessiné par Piot de Lausanne. Cf. Anton GATTLEN, *L'estampe topographique du Valais 1548-1850*. Martigny-Brig, 1987, p. 59, n° 321; *Musée de Bagnes. 16 juin 1818. Débâcle du Giétro.*

Catalogue d'exposition, p. 102, n° 61. Photo Jean-Marc Biner.

Edition du texte

Premier article

A dix lieues ²⁷ au-dessus de la ville de **Martigni** [= Martigny] en Valais, vers l'extrémité de la vallée de **Bagnes**, sur un point presque inaccessible et élevé de plusieurs milliers de pieds ²⁸ au-dessus du village de **Lourtier**, qui est le dernier de cette contrée, au milieu d'une vaste chaîne de monts, s'élèvent deux imposantes montagnes: le **Mauvoisin** et le **Mont-Pleureur** [= mont Pleureur].

L'une et l'autre sont noircies par le temps et dépouillées de toute végétation. Leur tête majestueuse se dresse jusqu'à d'immenses glaciers dont elles forment comme le magnifique soubassement.

C'est à la base verticale de ces monts que les eaux bruyantes de la Dranse se sont creusé un étroit passage, lent ouvrage des ans; on dirait un gouffre immense et, si l'œil ne découvrait, au haut de ces masses de rochers, une faible portion du ciel, on pourrait douter que le soleil se levât jamais sur ce lieu et se croire dans un désert profond bien loin de toute habitation humaine.

A l'aspect de ces monts accumulés les uns sur les autres, de ces glaciers menaçants qui pendent sur l'abîme et le remplissent de fragments, au bruit continu de ces eaux tourmentées en tous sens par les débris qui les déchirent, qui pourrait croire en effet, je ne dirai pas même à la présence de l'homme en ce lieu sauvage, mais à celle du moindre être vivant?

Cependant, comme tout est contraste et harmonie dans les œuvres de Dieu, principalement dans ces hautes montagnes où se déploie une si grande variété de tableaux, après quelques pas dans cet obscur défilé, le regard s'étend peu à peu davantage, les monts laissent un plus grand intervalle entre eux, la partie visible du ciel s'élargit, s'éclaire et jette même une assez vive lumière sur un petit vallon que l'œil parcourt au loin et où quelques chalets indiquent la présence du Valaisan. Ce montagnard sobre et laborieux, pour adoucir l'âpreté de sa vie presque sauvage, au défaut de l'industrie que sa fierté dédaigne, poursuit avec soin et avec une pieuse reconnaissance, au milieu même des précipices les plus horribles, le plus léger don de la nature, le plus petit brin d'herbe qu'on dirait jeté comme par hasard entre ces monts nus et dépouillés, mais que, par un effet de sa bonté toute paternelle, le Créateur y destine à l'agrément et aux besoins de l'homme.

Ce vallon, connu sous le nom de Torembecc [=Torrembey], où se préparent à des époques diverses de si grands désastres, et principalement celui dont nous nous entretenons, est séparé de Martigni [=Martigny] par une distance

²⁷ Une lieue est égale à un peu plus de quatre kilomètres.

²⁸ Un pied équivalait à 33 cm environ.

d'environ dix lieues ²⁹. Jusqu'à St-Branches [=Sembrancher], premier village important qu'on rencontre, on la franchit par une assez bonne route, entre des monts élevés, en remontant un torrent dont les eaux se brisent avec fracas dans un lit qui s'enfonce toujours davantage et se montre partout encombré de rochers tombés des pentes presque verticales qui l'encaissent.

Bientôt la scène change d'aspect; elle devient gracieuse et variée, de beaux vergers récréent la vue, la vallée s'élargit; des arbres fruitiers en couvrent toutes les pentes et deux torrents, qu'on vient de traverser à leur point de jonction, dessinent et arrosent deux vallées différentes: celle de St-Bomard [=Saint-Bernard! Plus précisément: vallée d'Entremont] et celle de Bagnes dont la direction est du couchant au levant et qui se termine à douze lieues de là, à un glacier très considérable, connu sous le nom de **Charmontanaz** [=Chermotane ou Chermontane], d'où s'écoulent les eaux qui forment la Dranse de Bagnes.

Je me hâte de dire, pour arriver plus tôt à l'événement funeste qui fait le sujet de cet écrit et dont ce pays eut tant à souffrir, qu'après une heure de marche on atteint le village de Bagnes [=Le Châble] qui donne son nom à la vallée, qu'à une lieue plus loin est le hameau de Champ-Sec [=Champsec] et qu'après moins d'un nouvel espace à peu près égal, mais qu'à raison de l'inclinaison excessive du sol et du défaut de chemins on ne peut franchir qu'à pied ou à dos de mulets, on arrive au dernier hameau de la vallée, à **Lourtier**. Il existe pourtant encore, de loin à loin et à une élévation beaucoup plus considérable, un assez grand nombre d'habitations. Mais ce ne sont plus que des chalets épars, temporairement habités et destinés seulement à recevoir la partie nomade de cette population, principalement les bergers. Après quatre heures de marche, en effet, dans un sentier escarpé et souvent inaperçu sur les flancs rapides des monts, on dépasse les chalets de **Bonatchissa** [=Bonatchesse ou Bonatchiesse], renommés pour leur pâturage et où se prépare en grande partie le laitage de toute la contrée.

Peu après on passe le pont de Mauvoisin, remarquable par son élévation de plus de cent pieds au-dessus d'un torrent ³⁰, dont les eaux brisées dans un abîme se montrent écumantes entre des rochers resserrés. Enfin, on arrive au col de Torembec [=Torrembey], d'où se versent avec fracas, sous le nom de Dranse, par les pentes presque inaccessibles de Mezéria [=Mazéria ou Madzeria], sur les vallées inférieures que nous venions de parcourir, les eaux abondantes de trois glaciers considérables ³¹.

²⁹ Note d'ACHARD-JAMES: «Un semblable événement avait déjà eu lieu en 1695, le 25 mai.» – Le Lyonnais se trompe d'un siècle: c'est 1595 qu'il aurait dû écrire. Quant au 25 mai du calendrier julien, il correspond au 4 juin du calendrier grégorien.

³⁰ Bridel évalue la hauteur du pont à 85 pieds. (BRIDEL I, pp. 6 et 7.) Konrad Escher von der Linth (1767-1823), à 90 pieds; et Bridel, en 1820, à «90 et quelques pieds»! (16 juin 1818: *débâcle du Giétro*, pp. 160 et 129.)

³¹ Note d'ACHARD-JAMES: «De Getroz [=Giétro], de Mondureau [=mont Durand] et de Charmontanaz [= Chermotane ou Chermontane].»

L'aspect de ce col est des plus imposants; la couleur foncée des monts frappe d'abord les regards que n'étonnent pas moins les formes bizarres et gigantesques des rochers et du glacier qui les surmonte ³².

C'est au milieu de ces monts connus sous les noms de Mont-Pleureur [=mont Pleureur] et de Mauvoisin, dans l'intervalle étroit qui les sépare et sert de lit au torrent, que ce glacier vomit habituellement ses débris; d'ordinaire et quand l'hiver n'est pas trop long, les eaux, d'abord interceptées et retenues par ces fragments, s'y infiltrent, les pénètrent, les dissolvent, les brisent, s'y font jour et les précipitent enfin dans la vallée où ils achèvent de disparaître. Alors les choses reprennent leur cours habituel; le col de Mauvoisin est débarrassé de tout obstacle et les eaux de la Dranse suivent, sinon doucement et sans bruit, du moins sans danger pour les habitants, la pente que la nature leur a tracée; mais, lorsque les hivers ont été rigoureux, que de longues et permanentes tempêtes ont régné sur ces hauteurs, que la température, restée abaissée dans la saison où d'ordinaire elle s'élève, n'a opéré aucune réduction dans le volume des glaciers et que leurs débris sont tombés plus nombreux et en masse plus compacte dans le torrent et ont ainsi fermé tout passage aux eaux, qu'on juge quel peut être le résultat d'un pareil état de choses; et, s'il se prolonge, qu'au lieu de un ou deux hivers il en donne trois ou quatre, alors la digue s'élargit, s'exhausse, se fortifie, refoule les eaux, transforme en lacs les vallons supérieurs et prépare ainsi une irruption infaillible, d'autant plus désastreuse qu'elle se fera plus longtemps attendre et aura ainsi donné lieu à une plus grande accumulation d'eaux.

Telle fut la cause du désastre de 1695 [en fait, 1595] dont les Valaisans parlent encore avec effroi, et ce fut aussi celle de la catastrophe de 1818.

Vers la fin de l'hiver de 1816 à 1817, la Dranse ne coulait plus: la plus grande partie de ses eaux, retenues et refoulées par une masse compacte de glaces tombées, s'accumulait déjà dans le vallon de Torembec [=Torrembey] de manière à compromettre la sûreté des habitants des vallées inférieures. Les plus légers travaux auraient pu alors la leur assurer et prévenir l'événement funeste dont plus tard ils devaient être les victimes ³³; mais, soit imprévoyance, fausse appréciation ou peut-être ignorance de l'état réel des choses, on ne s'en occupa que peu; aucun travail ne fut entrepris, et rien ne s'opposa aux funestes élaborations de cette nature âpre et sauvage.

Toutefois, dès le commencement d'avril 1818 ³⁴, l'attention des habitants s'éveilla à la vue de cette masse d'eau incessamment menaçante. L'épouvante se répandit dans tout le pays; elle pénétra jusque sous le toit du plus insouciant de ces impassibles montagnards. La sollicitude du gouvernement lui-même en fut alarmée. Chaque jour voyait augmenter l'étendue et la profondeur de ce lac

³² Note d'ACHARD-JAMES: «Roches et glaciers de Getroz [=Giétro].»

³³ Note d'ACHARD-JAMES: «Une course, en août 1812 dans ce lieu, m'avait fourni l'occasion de signaler ce danger, le lit du torrent se trouvant alors en grande partie obstrué par des glaces tombées.»

³⁴ Renseignement qu'on trouve dans BRIDEL I, p. 8.

dont l'irruption était si menaçante. Déjà il présentait, au 16 mai, une surface de deux cent cinquante mètres de largeur sur une étendue de deux mille cinq cents. Sa profondeur était alors d'environ deux cent cinquante pieds ³⁵.

La digue contre laquelle cette masse d'eau était appuyée et qui affectait la forme d'un immense cône, dont l'extrémité supérieure touchait au glacier lui-même à une élévation prodigieuse et dont la base s'appuyait aux doubles flancs escarpés des monts, n'avait pas moins de sept à huit cents pieds de hauteur moyenne et trois mille pieds d'épaisseur ³⁶.

Qu'on juge de l'effroi que la connaissance et le spectacle d'un pareil danger dut [*sic*] jeter parmi les habitants de ces malheureuses contrées et de leurs pénibles angoisses d'être jour et nuit exposés à l'imminente irruption de ces eaux pour ainsi dire suspendues sur leur tête et dont ils n'étaient séparés que par une digue sans consistance qui, par ses débris mêmes, devait servir à augmenter encore les horribles effets de la catastrophe.

ACHARD-JAMES,
De l'Académie de Lyon ³⁷

³⁵ Bridel parle d'«un lac qui, au 16 mai, avait 7 200 pieds de longueur, 648 pieds de largeur et 180 pieds dans les endroits les plus profonds»; et il ajoute:«L'un de nos guides, qui connaît parfaitement toutes les sinuosités du vallon submergé, nous a assuré que la profondeur devait être beaucoup plus grande.» (BRIDEL I, p. 9.) — On peut constater que Jean-Marie Achard-James se permet quelques libertés envers ces données.

³⁶ Note d'ACHARD-JAMES: «Ces détails sont le fruit des observations de M. l'ingénieur Venetsch.» — Il s'agit d'Ignace Venetz (1785-1859).

³⁷ ACHARD-JAMES, pp. 170-175.

Deuxième article

L'épouvante régnait partout. C'était comme d'un autre déluge qu'on était menacé. Il fallait fuir; mais qui pouvait prévoir jusqu'où s'étendrait la dévastation? Elle devait hélas! dépasser toutes les prévoyances et, pour un grand nombre[!], la fuite même ne fut pas une garantie contre la mort. Mais n'anticipons pas: l'alarme allait toujours croissant. Bientôt toutes les profondes vallées furent abandonnées et, comme au temps des calamités publiques, on vit des hommes, des femmes, des enfants, des troupeaux fuyant leur habitation. Le tintement sinistre des cloches se faisait entendre, on préparait des signaux, comme si on pouvait espérer avoir le temps de s'en servir. On voyait le curé en surplis à la tête de ses paroissiens qui le suivaient processionnellement, demandant à celui qui dispose de tout, même des tempêtes, la fin de cette grande infortune. Ainsi le jour se passait à attendre avec anxiété le moment de la délivrance qui ne pouvait être que celui d'une horrible catastrophe. Les tourments de la nuit ne sauraient se décrire; on se réunissait, on allumait des feux, on mettait ordre à ses affaires, on consultait les anciens, on priait; et des malheureux, endurcis contre tant de maux dans leur si âpre climat, désormais disposés à se livrer aux fatales résolutions du désespoir et aux conseils funestes d'un fâcheux découragement, se surprenaient répandant des larmes et ne retrouvaient leur courage abattu que dans le récit de malheurs semblables, dont jadis furent atteints leurs ancêtres, et surtout dans les généreuses inspirations de leurs sentiments religieux.

Etrange situation que chaque jour aggrave davantage et dont chaque instant augmente le danger! Que faire et quel parti reste à prendre? La digue, quelque puissante qu'elle soit, ne peut résister longtemps au poids énorme qui la presse; d'ailleurs, l'élévation des eaux, qui augmente sans cesse de plus de quatre pieds par jour ³⁸, la dépassera bientôt et, dans les deux cas, l'irruption est infaillible. Dans la dernière hypothèse même, ce volume d'eau ayant plus que doublé, ses effets seront bien autrement désastreux. On se décide donc à ne pas attendre, et l'ouverture d'une tranchée au travers et dans le flanc de la barre est le moyen auquel on s'arrête, comme le plus propre à préparer l'écoulement des eaux sans irruption trop subite.

Aussitôt les travaux commencent et, comme la galerie doit être entreprise à un point assez élevé pour être terminée avant que l'eau atteigne les travailleurs, on se fixe à cinquante-quatre pieds au-dessus de la surface du lac ³⁹. Une seconde tranchée, pratiquée à l'autre face de l'éboulement, doit communiquer avec la première et hâter ainsi l'achèvement de ce grand et difficile

³⁸ Bridel écrit que, «du 27 mai au 4 juin», «le lac n'a crû dans cet intervalle que de 4 pieds». (BRIDEL II, p. 9.) — Affirmation que Jean-Marie Achard-James dénature allègrement.

³⁹ Hauteur indiquée par BRIDEL I, p. 10. Mariétan parle de 16 mètres. (Ignace MARIETAN, *La catastrophe du Giétroz en 1818*, dans *Bulletin de la Murithienne*, fasc. LXXXVII, 1970, p. 13.

travail. Et, pour qu'il soit poussé avec toute l'activité nécessaire, un puits vertical, percé au centre de la digue, introduira des ouvriers dans son flanc et permettra le creusement simultané sur plusieurs points de ce canal souterrain auquel quatre compagnies d'ouvriers seront ainsi employées.

Toutefois les travaux n'allaient que faiblement et, soit à raison du froid excessif qu'ont à supporter ceux qui s'y livrent, ou des dangers réels qui les menacent, le découragement les gagne, et presque tous quittent les chantiers. Cependant, à la voix d'un intrépide ingénieur [Ignace Venetz], ils reprennent courage; on augmente d'ailleurs leur salaire et, au moyen d'une galerie de secours qui leur ménage une issue pour le cas où la galerie principale viendrait à être obstruée, on les rassure sur leur propre existence. On payait, dans le principe, les ouvriers à journées, puis à raison de quatorze francs la toise ⁴⁰ et, enfin, à raison de vingt francs ⁴¹. C'est ainsi que, malgré bien des contretemps, des difficultés de tout genre et des obstacles qui paraissaient invincibles, ce percement se poursuivait lorsque, le 27 mai, alors que les ouvriers paraissaient s'y livrer avec le plus d'activité, ils en furent subitement arrachés par une détonation horrible et l'apparition d'un bloc énorme de glace détaché du pied de la digue et qui s'éleva du fond du lac avec un fracas épouvantable. On crut que les eaux s'étaient ouvert un passage sous la digue, et les travailleurs s'en éloignèrent épouvantés ⁴².

Ils ne purent être ramenés qu'avec peine, et ce ne fut qu'après avoir vaincu bien des obstacles nouveaux, et le 4 juin seulement, que la galerie à laquelle on avait travaillé pendant près d'un mois, au milieu de périls renouvelés sans cesse, fut enfin achevée. Elle avait six cent huit pieds de longueur ⁴³. On se souvient qu'elle avait été placée à cinquante-quatre pieds au-dessus du niveau du lac. Les eaux ne l'avaient point encore atteinte, on l'abaisa et, le 13 juin vers les dix heures du soir, l'écoulement commença, d'abord sans effet sensible sur le lac dont l'élévation continua jusqu'au 14 au soir, que [=moment où] l'abaissement fut d'un pied ⁴⁴: le 15, il était de dix et, le 16, de

⁴⁰ Une toise cube = 1 000 pieds cubes.

⁴¹ Selon Bridel, les ouvriers sont payés à la journée d'abord, puis, selon l'endroit où ils travaillent et selon l'époque, ils sont payés 14, 16 et 20 francs par toise cube. (BRIDEL II, pp. 7 et 8.) — Dans BRIDEL I, p. 11, on trouve aussi «15 francs de Suisse par six pieds».

⁴² «[...] Le travail avança assez rapidement jusqu'au 27 [mai]; on croyait tout dans le meilleur ordre lorsque, inopinément, une effroyable masse de glace détachée du pied de l'éboulement s'éleva du fond du lac avec un fracas épouvantable; on crut que les eaux s'étaient frayé un passage sous la barre, et tous les travailleurs sortirent épouvantés des galeries. Dans l'espace de deux heures, M. Venetz courut à *Bonatschissa* [Bonatchesse ou Bonatchiesse] et revint à l'éboulement afin de rassurer les ouvriers qui s'étaient enfuis et leur persuader de reprendre sans crainte l'ouvrage, avec promesse d'une augmentation de salaire.» (BRIDEL II, pp. 8 et 9.)

⁴³ Longueur donnée par Bridel qui précise qu'il s'agit de «pieds de France». (*Ibidem*, p. 9.)

⁴⁴ Bridel écrit: «Du 27 mai au 4 juin, le temps ayant été constamment froid, le lac n'a crû dans cet intervalle que de 4 pieds, l'eau n'était pas encore parvenue à la galerie; on travailla à l'abaisser jusqu'au 13 que l'écoulement commença vers les dix heures du soir.» (*Ibidem*, p. 9.) — Achard-James semble prendre trop rapidement des notes, écrire à la hâte plusieurs passages de son mémoire, ce qui pourrait expliquer certaines de ses maladresses de style.

trente, les eaux s'étaient retirées de près de deux mille pieds sur leur longeur ⁴⁵. Tout semblait aller à souhait; la joie revenait sur tous les visages, les habitants de Bagnes voyaient couler leur torrent à plein bord, mais sans débordement extraordinaire; l'espoir de l'écoulement prochain de ces eaux, dont ils redoutaient si justement les effets, les consolait déjà des maux passés (tant le coeur de l'homme se rattache aisément aux séduisantes illusions de l'espérance) et les livrait ainsi sans défiance aux trompeuses douceurs d'une sécurité funeste.

Fausse et dangereuse confiance, en effet, qui causera bien des victimes! Tout ce que l'imagination la plus préoccupée aura pu prévoir sera surpassé par la catastrophe; les montagnes elles-mêmes en seront ébranlées et ne recèleront dans leurs vastes flancs que peu de retraites sûres. Malheur! malheur donc à ceux qui, trop confiants en cet espoir funeste, cédant à un sentiment bien cher au coeur de l'homme et négligeant de pressants avertissements, crurent pouvoir regagner leur demeure! Malheur même à ceux qui, déterminés à les abandonner, ne s'en seront pas séparés autant que le leur avait prescrit la sage prévoyance du magistrat! Ils seront les uns et les autres enveloppés dans le désastre!

Déjà d'effrayantes détonations en annoncent l'approche, de profonds craquements indiquent le travail des eaux. Leur poids, d'ailleurs immense sur la barre affaiblie, semble la soulever. L'oeil y remarque un redoutable tremblement; on redouble les signaux; les avertissements de fuir, de gagner les hauteurs se répètent de bouche en bouche. Au spectacle de cette désolation croissante, les heures se passent dans une anxiété difficile à décrire: les spectateurs sont saisis d'effroi, ils fuient épouvantés, à l'exception d'un seul qui a le téméraire courage de rester témoin de cette épouvantable irruption. Le nom de cet homme est Besse. On n'ose rompre le silence, on reste stupéfait.

«Enfin un éclat terrible se fait entendre: le moment fatal sonne, la digue immense est renversée! Et sept à huit cents millions de pieds cubes d'eau ⁴⁶ s'échappent avec furie sur un sol pentif, s'élèvent à plus de cent pieds dans la gorge resserrée du Mauvoisin, en détruisent le pont, envahissent le pâturage de Mézeria [=Mazéria ou Madzeria] et se précipitent avec un effroyable bouleversement dans les gorges profondes de Cappe [Ceppi ou Tzeppi].

»Cette colonne dévastatrice, après avoir débouché dans le vallon de Bonatchissa [=Bonatchesse ou Bonatchiesse] qu'elle couvre de rochers, paraît bientôt à Brecholay [=Brussoley?], déracine la forêt de Livonaire [=Livounaire] d'une demi-lieue d'étendue, s'élève à une hauteur prodigieuse,

⁴⁵ «Du 13 [juin] au soir jusqu'au 14 à onze heures du matin, le lac augmenta encore; dès lors jusqu'à cinq heures du soir, il diminua d'un pied. Le 15 à six heures du matin, la diminution était de 10 pieds et le 16, à la même heure, de 30 1/2 pieds; à deux heures, il était déjà retiré de 1950 pieds sur sa longueur.» (BRIDEL II, p. 10.)

⁴⁶ Nous ignorons d'où Jean-Marie Achard-James tire cette estimation. Konrad Escher von der Linth évalue la masse d'eau libérée à 530 millions de pieds cubes et Hilaire Dumoulin, à 18 000 000 m³. (16 juin 1818: *débâcle du Giétro*, pp. 123 et 53.)

entraîne tout sur son passage, se plonge dans des abîmes et débouche, précédée d'une fumée noire et épaisse, avec un bruit que n'égale pas celui du tonnerre, par un défilé étroit, sur la vallée de Bagnes où elle arrive, précédée d'un amas de décombres haut de trois à quatre cents pieds ⁴⁷.

» Bientôt cette horrible colonne s'étend d'une montagne à l'autre, dépose des masses énormes de rochers, emporte le pont de Bagnes, atteint St-Branches [=Sembrancher], Bovemin [=Bovernier] qu'une saillie de rochers sauve miraculeusement et se précipite avec une incroyable rapidité sur Martigny, puis dans le Rhône et au lac de Genève où elle porte les débris de trois cent cinquante-huit maisons ⁴⁸ et les cadavres de cent cinquante-quatre malheureux ⁴⁹, ayant ainsi parcouru les six premières lieues, de Torembec [=Torrembey] à Bagnes, en moins de quarante minutes, et les quatre suivantes, de Bagnes à Martigny, en moins de cinquante ⁵⁰.»

C'était un spectacle bien déchirant, au milieu de cette scène de désolation, que tous ces malheureux en larmes, demandant l'un son père, d'autres leur femme, leurs enfants, et tous leur petite fortune à jamais perdue, et auxquels il n'était possible d'offrir aucune consolation. Témoin de ce funeste événement ⁵¹, je n'en perdrai jamais le triste souvenir, non plus que la satisfaction d'avoir eu le premier la pensée de soustraire, par un appel à la générosité des

⁴⁷ Bridel parle d'«un immense amas de décombres qui s'élève à plus de 300 pieds.» (BRIDEL II, p. 13.)

⁴⁸ Pour Bridel, 275 maisons ou chalets ont été détruits, sans compter les granges, les moulins, etc. (*Ibidem*, pp. 13-16.)

⁴⁹ Affirmation fantaisiste. Bridel estime le nombre —provisoire— de morts à quarante-quatre; en revanche, il prétend que cent quarante personnes ont péri lors de la catastrophe de 1595. (*Ibidem*, pp. 13-17 et 24.)

⁵⁰ Note d'ACHARD-JAMES: «Ces derniers détails, recueillis de la bouche même du nommé Besse, resté sur les lieux, et qui a été témoin de l'irruption, et de celle de M. Venetz [Ignace Venetz], jeune ingénieur, qui avait dirigé les travaux, ont été consignés dans une petite brochure intitulée *Seconde Course à la vallée de Bagnes*, imprimée en 1818, à Vevey [=Vevey], chez Lortscher [=Lörscher] et fils.» – Signalons une fois encore que la citation qu'Achard-James prétend reproduire ne sort en réalité que de sa seule imagination! – «L'écoulement s'est fait avec une telle rapidité que, pour en donner une idée, il suffit de rappeler que l'eau, s'étant ouvert un passage à 4 1/2 heures du soir, la débâcle est arrivée à 5 heures 10 minutes à Bagnes, à 6 heures à Martigny, à 7 heures 6 minutes à St-Maurice; à 11 heures elle entrainait dans le lac de Genève. De l'éboulement à Bagnes, il y a 6 lieues; de Bagnes à Martigny, 4 lieues; de Martigny à Saint-Maurice, 3 lieues; de St-Maurice au lac, 5 lieues.» (BRIDEL II, p. 17.)

⁵¹ Nous sommes certain que Jean-Marie Achard-James se trouvait en Valais au moment de la débâcle du Giétro (voir ci-dessus, p. 62, note 16). Si, alors, il s'est réellement rendu sur les lieux de la catastrophe, nous ne pouvons que regretter que son témoignage ne soit pas plus dense et plus fiable.

voyageurs et des nations voisines, cette si intéressante portion de la population du Valais; et, en consignant mon nom en tête d'une souscription dont le produit considérable a dû réparer bien des maux – de ceux qui du moins étaient réparables –, d'avoir ainsi, par mon exemple, contribué à soulager de si profondes infortunes ⁵².

Achard-James
De l'Académie de Lyon ⁵³

⁵² La catastrophe du 16 juin 1818 a donné lieu à un grand élan de générosité en Suisse et à l'étranger. Qui furent les premiers à se manifester? C'est difficile à le dire et Jean-Marie Achard-James nous paraît présomptueux d'affirmer avoir été le premier à faire «appel à la générosité des voyageurs et des nations voisines». Mais, en fait, nous n'en savons rien. En revanche, le rapport du Comité de bienfaisance, mis sur pied par le gouvernement valaisan, nous apprend que le montant «des dons et collectes parvenus en Valais pour les victimes de l'inondation» de Suisse et de l'étranger se montent à 170 519 francs et 63 centimes; que la «souscription ouverte par le consul suisse à Lyon a rapporté 1 601 francs 55 et que «M. [Jean-Marie] Achard-James, conseiller à la Cour royale de Lyon» a fait parvenir un don de 66 francs 65. A la somme de 170 519 francs 63 il faut ajouter 4 687 francs 20, «produit net de la vente des bois entraînés par la débâcle, qui ont été recueillis dans le canton de Vaud et le dizain de Monthey», «beaucoup d'autres secours distribués par les donateurs eux-mêmes ou selon leur volonté», soit un total de 2 685 francs pour ceux qui sont connus du Comité – total, bien évidemment, inférieur à la réalité – et diverses «prestations en nature». (*Compte rendu par le Comité de bienfaisance établi à Martigny par le gouvernement valaisan*, Sion, 1820, 23 p.)

⁵³ ACHARD-JAMES, pp. 198-203.